L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 1er AOUT 1894. 67me Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 1er AOUT 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

Par Louis A. Richards—Le site de la fameuse Abita Ice Bottling and Manufacturing Company, Limited.

Par Danziger & Stern—Magnifiques terrains dans le Deuxième District; aussi, un cottage en bois couvert en ardoises.

Une Nouvelle République.

Le monde compte une république de plus, et cela au fin fond de l'Océanie, à plusieurs milliers de milles de tout continent—la République d'Hawaïl.

Nous en félicitons le monde. Cela prouve que la démocratie fait, tous les jours, de nouvelles conquêtes; qu'elle est comme la civilisation, qu'elle ne connaît au obstacle ni limite.

Mais est-il bien sûr que ce changement de gouvernement soit le vœu réel des indigènes des Iles Sandwich? Nous ne le croyons pas; mais comme, après tout, la République n'a pas été proclamée pour leur intérêt ou leur bon plaisir, mais pour l'intérêt et le bon plaisir des étrangers, qui tout en y étant en grande minorité, y dominentet y font la loi, nous n'avons rien à y redire. C'était aux Hawaïens de faire respecter chez eux leur volonté; s'ils ne l'ont pas su, ou s'ils n'en ont pas eu le courage, il faut qu'ils en subissent les conséquences.

Maintenant que cet archipel est bel et bien en république, ceux qui viennent d'être placés à la tête du gouvernement et qui sont exactement les mêmes qui ont fait, l'an passé, la révolution, vont poursuivre leur but primitif, qui est l'annexion aux États-Unis. Tout le bruit, tout le remue-ménage qui s'est fait, depuis lors, à Honolulu, n'avait pas d'autre but que l'annexion, comme l'annexion n'avait pour but elle-même que de permettre à ces îles de jouir des privilèges accordés jusqu'ici, par l'Union, à ses producteurs de sucre indigène. Quiconque ignore ou oublie que la production sucrière est la principale industrie des Iles Hawaïl ne peut rien comprendre à cette révolution qui est, avant tout, commerciale.

Ce qui prouve le désir immodéré d'annexion qui anime la population officielle de cet archipel, c'est le soin qu'elle a eu de calquer exactement la constitution nouvelle sur celle de l'Union. Pour réaliser l'annexion, il n'y a presqu'aucun changement à apporter dans la législation; il n'y a qu'à opérer le transfert d'une allégeance à l'autre.

Bien entendu, le premier soin du gouvernement nouveau a été de renouveler son ancienne demande d'annexion. L'affaire serait manquée et toute cette révolution ressemblerait singulièrement à un grand coup d'épée dans l'eau, si ce désir suprême n'était pas exaucé.

C'est à cette déconvenue, croyons-nous, que s'expose la nouvelle république. Ni l'Administration de Washington ni le Congrès n'ont l'air d'accueillir favorablement l'offre qui leur est faite. Ils aperçoivent bien les inconvénients qui résulteraient pour eux de cette acquisition; ils n'en voient pas clairement les avantages. Ils reconnaîtront certainement le nouveau gouvernement, quand le moment sera venu—et il ne se fera pas longtemps attendre; mais ils n'annexeront pas. Il est possible qu'un jour ou l'autre, l'idée vienne à la République américaine d'acquérir des possessions lointaines; mais ce n'est, certe, pas par les îles Hawaïl qu'elle commencera; il y a d'autres contrées moins éloignées, plus industrielles, d'un rapport plus certain, d'un accès plus facile, et dont les populations sont moins mélangées, moins turbulentes, qu'elle cherchera à s'assimiler auparavant. Elle n'a pas assez de marine marchande pour faire son commerce maritime, pas assez de marine de guerre pour défendre ses propres côtes; comment se mettrait-elle où sur les bras la difficile et coûteuse défense d'un archipel très lointain qui s'étend à deux mille milles pour le moins de ses plages occidentales? Il faut d'abord que l'Union commence par se construire de puissantes flottes qui lui permettent de faire grande figure dans le Pacifique et l'Atlantique. D'ici là, le mieux qu'elle ait à faire, c'est de rester tranquille chez elle.

Si elle avait quelqu'argent à dépenser actuellement, ce ne serait pas pour l'acquisition des Iles Hawaïl; ce serait plutôt pour le percement du canal de Nicaragua.

La Carte à Payer.

Les troubles lamentables dont M. Debs a été le principal auteur, et qui n'ont été que trop soutenus par un gouverneur indigne et par un maire qui ne valait guère mieux que le dit gouverneur, ont eu des suites désastreuses.

Il y a eu des propriétés saccagées, des édifices et un matériel énorme brûlés. Pendant plusieurs jours une foule en fureur a été maîtresse de Chicago et y a commis des dégâts terribles. Qui va payer tout cela? Car il faut fatalement en venir à une indemnité. La loi de l'Illinois est formelle à cet égard. La ville ou le comté où ont eu lieu tous ces désordres est responsable. Chicago en sera pour plusieurs millions, probablement.

Ce n'est pas Debs, évidemment, qui dédommagera les victimes. C'est la population qui en subira les conséquences.

Il en coûte souvent beaucoup, comme on le voit, de mettre à la tête d'un gouvernement d'État ou de ville, des politiciens sans principes, sans foi ni loi; sans compter que de pareilles abominations jettent un grand discrédit sur une ville. Chicago s'était fait une belle renommée avec son Exposition Colombienne. La conduite vraiment scandaleuse de M. Debs et la complicité coupable d'un gouverneur, lui ont fait perdre en huit jours presque tous les avantages. Cruelle leçon pour les Démocraties qui se laissent aisé leurrer par des démagogues et des intrigants.

La Pacification des Ateliers.

III

On reproche à la Bourgeoisie d'avoir créé le triste état de choses actuel, d'avoir établi sciemment, perfidement, le régime absolutiste auquel est soumis aujourd'hui l'atelier, l'usine, en vue de réduire les populations travailleuses en servitude et d'accaparer pour elle tous les bénéfices de l'exploitation. Il y a là tout à la fois une grossière erreur et une odieuse injustice.

Et d'abord, qu'entend-on par la bourgeoisie? Où commence-t-elle, où finit-elle? Dans une société comme la nôtre, où tout repose sur la spéculation, les fortunes passent de main en main avec une rapidité effrayante. Tel qui était riche, il y a vingt ans, et qu'on voyait le monde envialt, est devenu aujourd'hui un malheureux prolétaire qui n'inspire plus que compassion, et vice versa.

Mais ne chicanons pas sur les mots. Admettons, si l'on veut, que la bourgeoisie soit la collection de ceux qui ont réussi, qui ne sont, à l'heure qu'il est, ni des déclassés, ni des déclassés, ou voit-on qu'elle ait organisé la grande industrie, systématiquement, tout d'une pièce, telle qu'elle existe aujourd'hui? Elle l'a formée, au contraire, peu à peu, péniblement au hasard, au jour le jour; ou plutôt, c'est la grande industrie, l'usine qui s'est formée elle-même et s'est agrandie, à mesure que les machines se produisaient et se multipliaient, se perfectionnant sans cesse et gagnant chaque jour en puissance et en rapidité de production.

Veut-on savoir quelle est le véritable coupable en cette affaire? C'est la science, avec ses conquêtes de tous les instants sur les forces de la nature; avec ses découvertes de toute sorte en chimie, en physique et surtout en mécanique. Ces découvertes étaient si rapides que les constructeurs n'avaient même pas le temps de suivre la science dans sa course. A peine une machine était-elle achevée et installée, qu'elle était détrônée par une autre qui faisait, en moitié moins de temps, une somme de travail triple, quadruple, et d'une qualité infiniment supérieure.

Naturellement, forcément, il se produisait, dans le personnel des employés, une augmentation correspondant à la capacité toujours croissante des appareils de production. Ce n'était plus l'homme qui dirigeait la machine, c'était la machine qui forçait la main à l'homme et l'entraînait, malgré lui, vers l'inconnu.

De telle sorte, qu'à un moment donné, sans qu'il l'eut voulu, sans qu'il l'eut prévu, l'industriel s'est trouvé à la tête d'une usine colossale, dont les développements incessants et imprévus absorbaient tous ses capitaux, et d'une véritable armée d'ouvriers qu'il se voyait dans la nécessité d'engager, et aux besoins desquels il lui fallait pourvoir, chaque jour.

On ne se rend pas compte, aujourd'hui, de l'activité inquiète, fébrile qui dévorait les premiers pionniers de la grande industrie, de l'espèce de vertige dont ils étaient pris, de la somme d'intrépidité et de foi dans l'avenir dont il fallait qu'ils fussent animés, pour oser se lancer dans tant de périlleuses aventures; car pour quelques fortunes heureusement et rapidement faites, que de ruines accumulées! On étonnerait bien la plupart des gens qui hurlent aujourd'hui contre les vaillants créateurs de la grande industrie, si on leur disait que ceux qu'ils traitent aujourd'hui dans la boue, qu'ils accusent de s'être "engraissés de la sueur du peuple" ont passé longtemps et à juste titre pour de grands philanthropes, pour de véritables bienfaiteurs de l'humanité.

Et ils l'étaient en effet. Ils ont prodigieusement accéléré la marche de la civilisation; ils ont puissamment contribué à développer le bien-être parmi les masses; ils ont merveilleusement relevé le travail qui n'est plus grossier comme auparavant. Les muscles y sont peut-être moins actifs, mais l'esprit y joue un bien plus grand rôle. En le rendant plus rapide, plus expéditif, ils l'ont tellement abrégé, tellement raccourci, qu'il laisse maintenant à l'ouvrier de longues heures qu'il peut consacrer à l'étude, à la lecture, à la fréquentation de cours professionnels, souvent très instructifs parfois très savants, toujours éminemment utiles.

Il n'est plus permis, à l'heure qu'il est, de se dire un bon ouvrier, si l'on n'a pas l'intelligence un peu cultivée, si l'on ne possède pas un certain savoir.

C'est quelque chose tout cela, savons-nous. A qui le doit-on, si ce n'est aux hardis pionniers de la grande industrie qui y ont consacré leur temps, leur peine, leur intelligence et leur argent, et dont les deux tiers au moins y ont englouti tout leur avoir.

—A la bonne heure, "mais la réforme," clament les Bridoisons du socialisme; "la réforme! Pourquoi n'ont-ils pas fait la réforme?"

Eh bien soit; parlons-en, de la réforme. Mais laquelle avaient-ils à adopter? dans quelles eaux devaient-ils se jeter? qui leur fallait-il suivre? à qui leur fallait-il entendre? Car ce ne sont pas les réformateurs qui ont manqué depuis un siècle. Seulement aucun d'eux ne pouvait s'entendre avec son voisin; ils ne s'accordaient que pour démolir ce qui existait, mais aucun n'était capable de construire un système qui fut sensé, pratique, capable de se tenir un instant debout.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails; il nous faudrait cinq à six colonnes pour exposer le quart seulement des incohérences, des impossibilités enfantées tour à tour par ces cerveaux malades. Qu'il nous suffise de dire que jusqu'à ces derniers temps, il n'a pas été exposé une seule idée qui eût le sens commun, un seul corps de doctrine qui pût résister à cinq minutes d'examen.

Et l'on voudrait que des industriels qui luttaient désespérément contre des difficultés immenses pour établir la grande industrie, qui se voyaient, à chaque instant, menacés de la ruine, qui ne se donnaient nullement comme de grands philantropes, trouvassent et accomplissent ce que ne pouvaient trouver et accomplir des hommes qui faisaient métier de sauver leurs semblables et passaient en réformateurs de l'humanité! Il y a là une injustice flagrante.

Faut-il le dire? Le peu qui s'est fait de bien jusqu'ici, s'est accompli en dehors et en dépit de ces systèmes, qui tous étaient faux, parce que tous s'en prenaient à la nature humaine qu'ils voulaient tordre, mutiler, dévoyer, au lieu de se borner à corriger les défauts qui pouvaient se trouver, soit dans les institutions, soit dans la société. Le peu de bien qui s'est fait l'a été par ces hommes qui étaient philanthropes, sans le savoir et sans le crier sur les toits, et aux idées desquels sont obligés de revenir les réformateurs, devenus les législateurs d'aujourd'hui. Tel M. Mesureur, par exemple, qui propose à la Chambre, à très peu de chose près, le système que nous avons exposé hier—système qu'il avoue n'avoir pressenti à l'ap de ses grands industriels, comme nous avouons le lui avoir emprunté nous même.

Nous espérons finir demain notre petit travail.

LOUISIANE.

Nous trouvons dans le *Sugar Bowl and Farm Journal* les réflexions suivantes sur les changements de temps qui ont eu lieu pendant la semaine qui vient de s'écouler et l'influence qu'ils ont exercée sur les récoltes.

Cette semaine encore nous avons eu trop de pluie sur presque toute l'étendue de la région sucrière. Il en est résulté un retard dans le sarclage et dans la pousse de la canne. Quelques jours de sécheresse et de chaleur feraient un bien immense à la plante dans toute la région sucrière.

Mais si la canne n'est pas aussi haute qu'on pourrait le désirer, elle est, en revanche, d'une très belle couleur. Elle rattraperait vite le temps perdu, si elle était favorisée par le ciel, parce qu'elle est pleine de vitalité.

Le riz continue à grandir; il a gagné beaucoup récemment; il promet une bonne moyenne. En bien des endroits il commence à épier dans de bonnes conditions.

Quant au maïs, on sait maintenant à quoi s'en tenir et ce qu'il peut donner, cette année.

Dans certaines régions, il ne fournira pas plus d'une demi-récolte; dans d'autres, il rendra amplement; on y a le droit de compter sur une pleine récolte.

C'est surtout le maïs semé en dernier lieu qui réussira.

—Voici ce que nous trouvons dans le *Signal*, de Crowley; paroisse Acadie, à propos du riz:

La perspective s'est singulièrement améliorée, depuis une semaine, grâce aux pluies abondantes qui ont eu lieu. Il est tombé, en bien des endroits, assez d'eau pour inonder les rizières. Aussi la plante pousse-t-elle dru et rapidement. Cependant, quelques planteurs sont loin d'avoir été aussi favorisés. Aussi sont-ils presque découragés; heureusement le nombre en est petit; c'est l'exception dans notre paroisse. En général, le riz pousse bien; seulement il est un peu trop encombré de mauvaises herbes qui pourraient bien l'étouffer.

Heureusement, en bien des endroits, l'eau tombée en abondance détruira les plantes parasites. Il est donc à désirer qu'il pleuve encore abondamment, pendant quelques jours, pour en débarrasser complètement les champs.

—Voici quelques notes sur les récoltes d'Ascension:

McManor, à MM. McCall et Legendre, a 270 acres de plant, 280 de souches de première année, 60 de souches de seconde année, et 187 de maïs. Champs superbes.

New Hope, aux héritiers Miles, a 250 acres de plant, 300 de souches de première année, 80 de maïs et de pois.

Sur New Hope, comme sur McManor, plusieurs améliorations sont à signaler.

Ascension, aux héritiers Miles, a 310 acres de plant, 300 de souches de première année, 20 de seconde année et 170 de maïs et pois.

Délicia, à MM. R. O. Landry, a plus de 100 acres de canne en culture. Délicia vend ses cannes à New Hope.

Pellico, au colonel J. E. St-Martin, a 150 acres de plant, 140 de souches de première année, 40 de deuxième année, 75 acres de maïs et pois, dans le champ, et 75 acres sur la batture. Le colonel St-Martin vend ses cannes à New Hope.

Babin, à M. Adelard Landry, a 130 arpents de plant, 150 arpents de souches de 1ère année, 30 de 2ème année et 100 de maïs et pois. Encore une récolte plus que satisfaisante.

Elias, autrefois Yale, à M. G. B. Reuss, a 240 acres de plant, 250 de souches de 1ère année, 15 de 2ème année et 150 acres de maïs et pois.

Elias ronle, sur Germania, qui est aussi la propriété de de M. Reuss.

Germania a 400 acres de plant, 375 de souches de première année, 110 de 2e année et 200 de maïs et pois. Grandes améliorations sur cette habitation.

Chatham, à MM. Berthelot et Cie, a 225 acres de plant, 300 de souches de 1ère année, 150 de 2me année et 125 acres de maïs et pois.

Pour ses effets curatifs réels, la Salsoparille d'Ayer en vaut au moins trois de toute autre marque.

LE PÈRE DE MME CARNOT.

La lettre suivante contient de très intéressants renseignements sur la famille de Mme Carnot:

Cher Monsieur,

En lisant l'autre jour la lettre de Mme Carnot, dans laquelle la noble veuve refuse la dotation qu'on lui offrait, je me disais qu'elle avait déposé une couronne de plus sur la tombe de celui dont elle a partagé la fortune. Mais, en ami fidèle de Dupont-White, son père, je me disais qu'elle n'était montée digne de lui, en même temps que de celui qui a rempli son devoir jusqu'à la mort, puisque la noble femme s'est souvenue, dans son désintéressement et dans sa fierté, de qui elle était l'épouse, et de qui elle était la fille.

Vous rappelez-vous Dupont-White, monsieur? L'oubli se fait vite sur ceux qui, dédaigneux de tout profit, étrangers à toute secte, toute camaraderie et toute réclame, ont semé pendant vingt ans leurs idées avec la profusion inépuisable du penseur, l'éclat merveilleux de l'artiste, le désintéressement inconnu du grand seigneur. Vous le rappelerez-vous, tel que nous l'avons connu tous deux, avec sa stature d'hercule, ses mains noueuses qui semblaient plus faites pour manier le marteau ou l'épée que la plume? Son éducation d'ancien régime, sa tête méditative et puissante, son mépris de toute vulgarité, son goût à gagner les sommets en toute chose, "si haut, comme il disait, qu'on peut monter", son âme d'aristocrate, et son dédain pour tout ce qui n'était pas l'amour pur des idées? Vous le rappelerez-vous à ces déjeuners intimes où tant d'amis sincères aimaient à se rencontrer? La conversation durait quelquefois jusqu'au soir. On y discutait entre hommes, comme Rémusat le père, Broglie, Littré, Lytton, les problèmes obédiants de la démocratie. Votre scepticisme aimable y luttait à armes courtoises avec les illusions dont la vie publique a pris soin de me ramener. Vous rappelez-vous avec quelle curiosité d'autrui il s'affaissait pour écouter, appuyer, applaudir, intervenant par un mot étincelant, détaché de ce qu'il portait en lui d'idées originales et profondes?—Guelfe avec les Gibelins, Gibelin avec les Guelfes patricien avec les démocrates, épiant avec tristesse dans les classes supérieures quelque réveil du sentiment de la tâche qu'il aurait voulu les voir remplir, épris de toute élévation chez les hommes, de toute vertu chez les femmes, il ne s'indignait que contre la médiocrité suffisante, l'affaissement des mœurs, et cette invasion des spécialistes dont il disait: "il faut que les affaires se le tiennent pour dit: pour être à leur niveau, il suffit de se baisser."

Voilà bien des années déjà que je lui ai dit adieu dans son petit appartement de la rue de Morny, étendu sur son lit de mort, le front encore éclairé des espérances éternelles. Je suis resté fidèle à son souvenir, même sur les ruines de mon foyer où il venait si souvent s'asseoir, et que la mort a brisé à son tour. Il n'a pas vu son gendre appelé à ses hautes destinées; il l'avait choisi du moins pour les vertus qui l'en ont rendu digne. Il n'est pas là pour assister dans le deuil qui est celui de la France la noble veuve, pour se reconnaître en elle. Elle me pardonnera d'avoir uni ici à l'hommage de mon respect pour son douleur le nom de celui qui a été mon ami, et dont la tendresse savait que la fille qu'il chérissait serait au niveau de tous les devoirs et de toutes les épreuves.

L.

L'Université de Rome a décerné le premier diplôme de docteur en droit à une femme, Mlle Teresina Labriola, âgée de dix-huit ans, qui avait soutenu avec une science et une verve remarquables, une thèse sur "l'honneur au point de vue juridique."

Mlle Labriola est fille d'un professeur d'université connu pour ses opinions socialistes.

M. Casimir-Perier et les Anciens Mobiles de l'Aube.

Les manifestations se succèdent à l'Elysée, ou pour mieux dire au quai d'Orsay, qui continuera jusqu'à jeudi à être la résidence officielle du chef de l'Etat.

Hier, ce sont les anciens officiers du 1er bataillon des mobiles de l'Aube qui sont venus saluer l'ancien camarade devenu Président de la République, et qui lui ont offert en souvenir un bronze de Paul Dubois (encore un compatriote) représentant le *Courage militaire*.

Après quelques paroles de M. Camille Baudin, le plus ancien capitaine, accompagnant l'offre du bronze, un autre ancien capitaine, M. Georges Lexaud, devenu depuis ancien magistrat, s'est adressé en ces termes au nouveau Président de la République:

Mon cher camarade,

Au nom de tous les officiers du 1er bataillon des mobiles de l'Aube, je vous offre les plus sincères et les plus cordiales félicitations à l'occasion de votre élection à la première magistrature de l'Etat.

Ce n'est pas seulement la légitime fierté éprouvée par vos compagnons d'armes que je vous exprime ici, c'est surtout la joie patriotique de bons Français qui savent que les destinées du pays sont en de vaillantes mains.

Nous vous connaissons bien, en effet, car nous avons vécu côte à côte, pendant six mois de campagne, partageant les mêmes souffrances et les mêmes dangers.

Vous avez alors donné à tous l'exemple de l'intrépidité froide et patiente, quand il s'agissait de garder Paris aux avant-postes de Champigny, de Bonlogne et de Billancourt; de l'abnégation et de l'énergie morale, lorsqu'il fallait pendant de longues, d'interminables semaines, vivre sans nouvelles de ceux que nous aimions; du plus brillant courage enfin, au combat de Bagneux, qui vous valut une citation et la croix, aux applaudissements de tout le bataillon.

Vous rappelez-vous l'attaque de Bagneux? Il me semble vous voir encore, impassible et résolu, abordant le premier, à la tête de votre compagnie et sous un feu violent, les barricades défendues par la garde royale bavaroise. C'est là que vous avez reçu dans vos bras et arraché aux Allemands notre brave commandant, le comte de Dampierre, mortellement blessé à vos côtés. C'est grâce à votre sang froid et à votre présence d'esprit que les défenses du village furent tournées et l'ennemi chassé de toutes ses positions.

A partir de ce brillant engagement du 13 octobre 1870, vous avez été notre véritable chef, car votre nature d'élite, à la fois modeste, affectueuse et ferme, nous inspirait une confiance et un dévouement absolus. Peut-être un jour, réunissant nos communs souvenirs, raconterons-nous les étapes de notre bataillon dont vous avez été l'âme et l'honneur.

Ces brillantes et solides qualités militaires vous les possédez encore. Ni les travaux, ni les luttes parlementaires, ni les hautes fonctions dont vous avez été revêtu, ni le pouvoir suprême dont vous êtes aujourd'hui investi, n'ont pu vous enlever cette première et patriotique empreinte. Vous n'avez pas seulement les dehors vous avez le cœur d'un soldat.

Ne l'avez-vous pas prouvé, au lendemain de votre élection, en vous mettant avec une chaleurie toute française, seul, sans escorte, en contact avec la population de Paris? Mais ce courage, que vous pousseriez facilement jusqu'à la témérité, peut devenir un danger dans les temps actuels. Rappelez-vous que vous n'êtes pas le droit de vous exposer. Vous vous appartenez plus! Vous êtes à la Patrie! Elle attend de vous dans le présent la sécurité et la paix; dans un prochain avenir, la réconciliation de tous ses enfants.

Ce sont là les vœux que nous formons pour la France et pour vous, mon cher camarade, et nous avons le ferme espoir qu'ils se réaliseront, car, après avoir été le vaillant capitaine de 1870, vous voudrez devenir l'inébranlable représentant d'un vrai gouvernement, protégeant une sage liberté.

Le Président de la République, profondément ému, après avoir donné une fraternelle accolade à MM. Baudin et Georges Lexaud, a serré cordialement la main de chacun des anciens officiers et leur a adressé les plus affectueux remerciements.

Ce que nous pouvons ajouter à ce compte rendu de l'*Agence Havas* est que la majeure partie des officiers du 1er bataillon de l'Aube assistait à cette intime et touchante cérémonie:

Il y avait là en effet: MM. Weniger, capitaine en retraite, fixé aujourd'hui à Boulogne sur Mer; Fenouillau, de Baclard, (Aube); Charles Girardin, de Saint-Mihiel; Maurice de Mellanville, de la Banque de France de Chalon-sur-Saône; André Chiffard, vice-président du Conseil de préfecture de la Marne; R. de Saint-Maurice, percepteur à Troyes; Sainton, commissaire spécial à Nevers; Léopold Leroy, chef de bureau au cabinet du ministre de l'instruction publique; Guyot, ancien notaire à Lusignan; Chapin, percepteur à Troyes; puis les deux anciens officiers nommés, MM. Baudin, directeur de l'octroi, à Paris, et George Lexaud, ancien magistrat, château de Leconvrelle (Cher).

M. Casimir Perier a été profondément ému de se retrouver en face de ses anciens compagnons d'armes qui lui rappelaient une époque si poignante de sa vie. De grosses larmes perlaient dans ses yeux quand il a exprimé "la joie qu'il éprouvait de revoir cette famille militaire qui lui a été inébranlablement fidèle, au milieu de laquelle il a passé de si tristes semaines et près laquelle il a rencontré le dévouement le plus absolu, le plus constant et le plus désintéressé".

Ces paroles reflétaient des sentiments et on voyait avec quel bonheur il s'abandonnait aux souvenirs de sa jeunesse et à la solide et franche amitié de ses vieux camarades.

La visite a duré plus d'une heure.

A l'issue de cette manifestation amicale, tous les anciens officiers se sont réunis dans un déjeuner confraternel et ont décidé que le "journal de marche" de leur bataillon serait rédigé par l'un d'entre eux aidé des souvenirs de tous.

UN JOURNAL QUI EST LU DANS LE CIEL.

On ne parle que de la presse en ce moment. Ceux qui veulent avec raison lui prendre quelques-unes de ses libertés se doutent-ils seulement de sa puissance? Ils n'en ont sûrement qu'une vague idée, et c'est pourquoi nous placerons, sous leurs yeux, le passage suivant, qui est extrait du *Bayerische Vaterland*, le journal du fameux député Sigl. Il s'agit d'une nécrologie:

"Sans doute, le défunt apprendra par ces lignes que notre journal est lu partout, *même dans le Ciel!*"

Sans commentaires.

Salle de l'Association de Bienfaisance Nouvelle Lusitanie—Coin Dauphine et Champs-Elysées.—Les membres du comité et les familles de la susdite association sont notifiés, par la présente, de se réunir à leur salle, aujourd'hui, mercredi, 1er août, à 2:30 heures P. M., dans le but d'assister à l'enterrement de leur frère sociétaire JUAN CORDOVA, qui aura lieu de sa dernière résidence, No 360 rue Royale près Union.

Par ordre de

L. CIPRIANI, Président.
EMILE G. SANDER, Secrétaire aux minutes.
1er août—1f

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera célébrée pour le repos de l'âme de feu BLAISE LAJUSTAUNEAU, à l'Eglise du Sacré Cœur, rue Claiborne près Annette, le jeudi, 2 août 1894, à 7 heures du matin. Les parents et amis de la famille sont invités à y assister. 29 juil—4f

P. LABAT,
Acquéreur des Caves Bordelaises.
Il a transféré les dites Caves
AU No 234 RUE PRIEUR,
Coin Bayou Road.
Et prévient ses amis, connaissances et le public en général, qu'il est toujours prêt à leur servir comme par le passé, les meilleurs vins et liqueurs à des prix modiques.
4 mars—1 an.

WM. ANGLADE & CIE.
BUREAU DE PRÊTS,
No 329 rue Bourbon, coin Conti.
Avances libérales faites sur montres, joaillerie, fusils et revolvers, etc., etc.
Vieux or et argent achetés.
29 juil—1m

Vêtements Confectionnés de la Maison Lion!

Pas de Marchandises débitées, aucun compte aux prix actuels.

A SI BAS PRIX VENDONS-NOUS QUE TOUT EST POUR DU COMPTANT, ET LES ACHETEURS SONT HEUREUX DE PAYER LEURS ACQUISITIONS.

COMPLETS se vendant à $12 et $15 en d'autres endroits; identiquement les mêmes peuvent s'obtenir à notre magasin pour $7.50.

PANTALONS partout ailleurs $5, $6 et $7.50, les coupes les plus recherchées, se vendent à $2.50.

VÊTEMENTS à $18 et $20 se vendent $11.50.

Le reste du stock consistant de CHAPEAUX, ARTICLES DE TOILETTE pour hommes, MALLES, VALISES, etc., vendu sur le même principe.

MOINS DE 1/2 DES ANCIENS PRIX.

M. LION & CO.,

Nos 801, 803, 805, 807, 809 et 811 rue Decatur, coin Ste-Anne.

12 juin—1f

Etat Trimestriel
—DE LA—
Banque des Citoyens
De la Louisiane,
DEPARTEMENT DE BANQUE,
A la clôture des affaires, le 31 juillet 1894.

ACTIF.

Propriétés foncières	$151,984 33	
Bons et actions	27,946 14	
Dettes suspendues	53,912 22	
Prêts et escomptes	378,355 44	
		$611,218 15
Prêts sur demande	$290,318 19	
Echanges étranger et américain	146,861 91	
Chèques du Clearing House, circulation et numéraire	189,895 11	
		627,075 21
		$1,238,293 36

PASSIF.

Capital actions	$380,200 00	
Profits indivis	106,206 88	
		$486,406 88
Dividendes non payés	293 30	
Dû aux déposants	740,193 18	
		740,486 48
		$1,226,893 36

Je jure solennellement que l'état ci-dessus est correct, au mieux de ma connaissance et croyance.

A. A. LELONG, Caissier.

ETAT DE LA LOUISIANE:
Paroisse d'Orléans:
Jurés et signé sous serment par devant moi, ce 31me jour de juillet 1894.
(Sceau) EDGAR GRIMA,
1er août—1f Notaire Public.

Magasin du Bon Marché
61.....RUE ROYALE.....61
F. A. BRUNET
Horloger - Bijoutier - Joaillier
Grande variété de Dessins pour Médailles, Insignes d'or et Argent fabriqué spécialement pour Ecoles, Couvents et Institutions à des prix défiant toute concurrence.
14dec93—1an

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Venant d'être reçu de France des premières maisons des fentres et autres articles pour la réparation de pianos, à laquelle je donne mon attention personnelle; plus de trente ans d'expérience. Spécialités pour les accords de pianos; ordres de la campagne promptement exécutés.
20 mars—

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Messieurs de 6 a. m. à 11 a. m., tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames.
Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide.
Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 6 p. m. A trois lieds de la rue du Canal.
Nos 102 à 106 RUE CONTI
AUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1 ap—

BAINS
TURCS ET RUSSES
Pour Messieurs de 6 a. m. à 11 a. m., tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames.
Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide.
Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 6 p. m. A trois lieds de la rue du Canal.
Nos 102 à 106 RUE CONTI
AUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1 ap—

Récompense de 10,000 f.—Médaille d'or
Recommandé pour faciliter les *Croissances* et *Formations difficiles*, il procure au sang la force et les **Globules** rouges qui en font la beauté; il fortifie l'*Estomac*, excite l'*Appétit*, combat l'*Anémie*, le *Lymphatisme*; abrège les *Convalescences*, etc.
PARIS, 16, rue Bronot, 16, PARIS

NOUVEL ETABLISSEMENT
—DE—
Récréation d'Eté et d'Hiver
A la Renaissance des Chênes Verts.
CITY PARK,
En face de l'entrée principale.
RESTAURANT ET BAR.
Repas à la carte.
Vins de choix, liqueurs fines, cigares.
Salon au premier pour familles.
On entreprend des banquets, etc.
F. ALOLAYONS, Propriétaire.
1er mars—6m et 31 mar 1er dim

Bureau du Trésorier de Ville de la Nouvelle-Orléans, Chambre No 2, Hôtel-de-Ville, Nouvelle-Orléans, 26 juin 1894.—Avis aux Contribuables.—Les taxes sur la propriété tomchère pour 1894 deviennent dues le 20 juin et deviennent délinquantes le 31 juillet 1894. Après cette date elles portent 10 pour d'intérêts par an.
CHAS. H. SCHENCK,
26 juin—au 31 juil Trésorier.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville. A deux lieds de la rue du Canal. Nouvelle-Orléans
janv 92—1 an—mer. ven. dim

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE,
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs de la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS
Gustav R. Westfeldt, L. C. Fellows, Lucien B. Moore, O. M. Serio.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS
CRÈME-ORIZA
BLANCHIT la PEAU, lui donne la TRANSPARENCE et le VELOUTÉ de la JEUNESSE
Détruit les Rides
PARFUMERIE ORIZA
de L. LEGRAND
Inventeur du Produit VÉRITABLE et accrédité ORIZA-OIL
11, Place de la Madeleine, Paris
SE TROUVE DANS TOUTES LES MAISONS DE CONFIANCE

AGENTS DE PLEYEL
L. GRUNEWALD CO.
La meilleure maison
D'orgues et de Pianos du Sud,
Pour le Bon Marché et la Confiance.
127 RUE CANAL.
Nouvelle-Orléans.
24 janv—1an

Succursale de la Compagnie d'Assurances de Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
No 68 rue Royale.
Capital payé
Actif, 1er janvier 1894
Surplus
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER, OCTAVE LABARRE.
18 juin94—1 an

THERMOMÈTRES MÉDICAUX
EXTRA-SENSIBLES DE LÉON BLOCH
Adoptés par MM. les Dr POTAIN, PASTEUR, PÉAN, PETER ET TOUTES LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES
Vous que instrument portant ma signature: Léon Bloch
A PARIS : 5, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
Dépôt à la NOUVELLE-ORLÉANS : J.-L. LYONS & Cie, 42 et 44, Camp.

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
No.....RUE ST-CHARLES.....No
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 2 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après-midi.
Intérêt, au taux de TROIS PO